

UN PRÉTENDANT.

En l'année 1745, un individu de la race perdue des apothicaires, dont Molière est l'historiographe le plus complet, exerçait son honorable état dans une ville du nord de l'Ecosse. C'était un petit homme, en tout conforme à la tradition : le chapeau à larges bords, la perruque poudrée, l'habit noir ondulant autour d'une maigre échine, la baguette à tête d'ivoire, la voix flûtée, l'air rogue et patelin à la fois, le respect le plus profond de lui-même et de sa profession, rien ne lui manquait de tout cela. Mais, outre ses prétentions de caste, l'apothicaire émèrite, master Cromby, en avait qui tenaient à son époque. Ainsi, il se glorifiait d'avoir toujours été le partisan sincère de la révolution de 1688, ou, pour nous servir de ses propres expressions, d'être *wigh* et du plus pur *wighisme*. Du reste, sous cette étalage de doctrines, la vanité personnelle perçait encore. Master Cromby était dévoré du désir de jouer un rôle et de trancher du personnage ; or, la constitution de Guillaume d'Orange satisfaisait admirablement toutes les exigences de sa vanité bourgeoise. Pour sa part, master Cromby était alderman et officier dans l'unique compagnie de garde urbaine qui paraissait tous les mois sur la place d'armes. Il avait gagné à la révolution son petit d'honneurs, son lopin d'influence, il avait sa part du trône de Jacques II.

Seulement, tout en se faisant un mérite de sa constance en politique, master Cromby n'exprimait ses opinions qu'à huis-clos et quand il était bien sûr des oreilles qui l'écoutaient. Cette réserve d'ailleurs pouvait s'expliquer autrement qu'au préjudice de sa fermeté. La petite ville que master Cromby habitait était située à deux lieues de cette longue chaîne d'îlots et de rochers qui forme la côte d'Ecosse, et par conséquent au milieu de ces clans belliqueux et jacobites qui, sous le gouvernement de Georges II, regrettaient toujours la dynastie légitime de leurs princes proscrits : en dépit du bill de désarmement, les montagnards écossais étaient encore assez redoutables pour venir faire la police des opinions dans une petite ville défendue seulement par une compagnie de garde urbaine, et le cas échéant, master Cromby se souciait peu d'être surpris par eux en contravention.

Depuis quelque temps surtout la réserve qu'il s'imposait semblait commandée par les circonstances. De vagues rumeurs circulaient dans les clans restés fidèles. Les bardes d'Ecosse qui avaient chanté en vers élégiaques le sommeil de la claymore annonçaient hardiment son réveil ; les fils de Gaël commençaient à lever fièrement la tête ; on entendait parler de rassemblements armés, que les dragons anglais du colonel Gardiner ne parvenaient pas toujours à dissiper. En un mot, sans être alarmiste, on pouvait croire que le mois de juin de l'année 1745 ne se passerait pas sans amener quelque grave événement.

Or, au commencement de ce mois de juin, Master Cromby achevait de dîner dans une étroite arrière-boutique qui servait à la fois de salon de réception et de salle à manger. En face de lui était assis un grand garçon qu'à son appétit plus encore qu'à son costume et à son air d'humilité respectueuse, il était aisé de reconnaître pour un apprenti. Ce grand garçon venait de remplir pour la troisième fois son assiette d'un mélange de pois, de pommes de terre et de lard fumé, lorsque master Cromby se leva tout à coup, interrogea le cadran de sa montre, et s'adressant à son élève, qui continuait à manger, lui dit avec un accent d'ironie :

— Si j'attends pour sortir que vous n'avez plus la bouche pleine, je cours grand risque d'arriver trop tard au conseil des aldermen, où ma présence est si nécessaire dans les circonstances graves où nous sommes. Doublez donc les morceaux, car je n'aime pas que l'officine soit déserte, et je vous la confie pour la soirée.

Tout en parlant, master Cromby avait pris sa canne et s'était affublé de son chapeau à larges bords ; mais sur le point de sortir il s'arrêta, comme un officier qui se reproche de n'avoir pas suffisamment expliqué la consigne à son sergent.

— Tom, reprit-il, faites bonne garde et n'oubliez pas les diverses préparations que je vous ai recommandées. S'il vous vient du monde, soyez poli, et tâchez de reconnaître au premier coup d'œil à quelle espèce de gens vous avez affaire. Cela est difficile, je le sais, dans un temps où tous les rangs sont confondus et où l'on compte autant d'opinions que d'individus. Ecoutez-moi donc, si vous voulez acquérir ce discernement qui est une nécessité de notre profession. Quand vous verrez un homme jeune encore, portant haut la tête, mais essayant de corriger la hauteur de son maintien à l'aide d'un vernis de politesse affectée, dites-vous : Cet homme est un tory. Tory ! vous souviendrez-vous de ce mot-là ? Voulez-vous que je vous en apprenne l'étimologie ? Tory signifie en irlandais voleur ; entendez-vous ? Mais ne vous arrêtez pas trop au sens présumé de dette insolente qualification, ceux qui la portent sont des gens haut placés, grands propriétaires pour la plupart, nobles de vieilles races, et qui comprenant que la cause de l'ancienne dynastie était désormais perdue se sont franchement ralliés à notre glorieuse révolution. Traitez donc ces gens-là le plus respectueusement que vous pourrez ; servez-les promptement et tendez la main pour recevoir les guinées qu'ils vous donneront, car les tories paient bien, en belle monnaie et sans marchander. Vient-il au contraire un homme vêtu à peu près comme moi, l'air sans façon, mais non sans dignité, et portant sur sa figure la conscience de sa valeur personnelle et la majesté de son titre de citoyen constitutionnel, affirmez sans hésiter que cet homme est un wigh ! Le mot wigh signifie : aller ; comprenez-vous, mon garçon ? Les wighs sont les hommes du mouvement. Vous pouvez donc avoir aussi toute confiance en eux ; seulement, surfaites un peu le prix de ce que vous leur vendez, les wighs ont l'habitude bourgeoise de marchander. Quant aux partisans de la dynastie proscrite, vous les reconnaîtrez facilement, soit qu'ils se présentent avec le costume des anciens cavaliers, c'est-à-dire l'habit à la française et les cheveux tombants en boucles autour du col, soit qu'ils portent le tartan des highlanders, le plaid national et la plume flottante qui se balance sur une toque de velours ; dans ce dernier cas, Tom, il faut encore être poli ; les high-

landers ont parfois une manière toute particulière de faire des emplettes ; ils ne marchendent pas comme les wighs, ils ne payent pas généreusement comme les tories, ils prennent tout simplement ce qui leur convient, sans si l'on crie à jouer du po'gnard. J'imagine, mon cher Tom, que vous êtes trop prudent pour vouloir faire connaissance avec le kirt d'un montagnard. Nous avons encore quelques pauvres diables qu'on nomme les caméroniens et les covenantaires ; ceux-là portent des habits troués, savent par cœur la Bible, et citent à tout propos la lampe de Gédéon et l'épée de Saül. Ne reprenez pas leurs sottises, Tom, il faut toujours prendre garde de fâcher les fous, mais ne leur donnez à crédit que les denrées qui nous coûtent le moins cher en leur persuadant que Dieu sait bien guérir ses serviteurs sans le secours de la science humaine.

Cette statistique des différents partis qui divisaient alors l'Angleterre paraissait intéresser médiocrement celui à l'usage de qui elle était faite, car à peine master Cromby eût-il mis le pied dehors qu'il s'écria en faisant un geste de mauvaise humeur :

— Voilà bien la centième fois que master Cromby me répète les mêmes choses, et il est probable que dans une minute je les aurai encore oubliées. Tories ! wighs ! highlanders ! caméroniens ! Du diable si je comprends rien à un pareil grimoire !

Tout maugréant de la sorte, l'élève apothicaire roulait autour de ses reins et de son cou un tablier d'étoffe noire à bavole montant, et introduisait ses bras dans des bouts de manche de même étoffe ; ainsi affublé, il était véritablement bon à peindre. Il avait environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et sa personne aurait paru mieux que passable, n'eût été un air de naïveté et de gaucherie qui déparait ses traits et était toute grâce à ses mouvements. Ses cheveux blonds et naturellement frisés étaient fins, soyeux, et s'harmonisaient à merveille avec les teintes délicates et rosées d'une carnation presque féminine ; ses yeux, du plus beau bleu, s'ouvraient gracieusement sous l'arc bien dessiné des sourcils ; sa bouche était petite et finement modelée, son front haut et fuyant, l'ovale de son visage régulier et presque parfait. Malheureusement tous ces avantages n'avaient que la moitié de leur valeur, l'expression du regard manquait de netteté ou d'énergie, la bouche se contractait quand elle voulait sourire, le front était trop lisse, jamais une pensée virile n'avait dû le plisser. L'élève de master Cromby avait une taille svelte, dégagée et bien prise ; mais emprisonné comme il l'était dans sa veste de ratine qui remontait jusqu'au milieu du dos, empêtré dans les plis de son tablier, qui lui était le libre usage de ses jambes, il représentait exactement, malgré la correction de sa figure et l'ensemble agréable de ses proportions, quelque chose de moins qu'Apollon chez Admète, un Antinoüs garçon apothicaire.

Quand il eut achevé sa toilette officielle, Tom passa de l'arrière-boutique dans le laboratoire, et, à l'aide d'un lourd pilon de fer, il se mit à labourer les parois d'un grand mortier de granit. Mais sa mauvaise humeur augmentait à chaque instant ; le mouvement de son bras n'avait pas la régularité voulue et observait mal la cadence, si bien que par forme de compensation notre jeune homme se prit de nouveau à grommeler entre ses dents :

— Maudit métier ! disait-il ; ne vaudrait-il pas mieux être bœuf de labour que manivelle à pétrir des onguens ! Mon digne patron, master Cromby, a beau me répéter que sans sa profession on ne peut pas savoir ce que l'humanité deviendrait. Je me moque parbleu bien de l'humanité ! Ce que je sais, c'est que je n'ai pas le moindre goût pour la profession de master Cromby.

Ici Tom abandonna tout à fait le pilon malencontreux qui depuis un instant ne retentissait qu'à peine, et croisant ses deux bras sur sa poitrine, il s'écria du ton d'un aventurier ambitieux qui consulte un oracle :

— Après tout, qui suis-je ? Si master Cromby m'entendait, il ne manquerait pas de me répondre : " Vous êtes un pauvre enfant que j'ai recueilli par commisération et élevé par charité. " Grand merci, master Cromby ; mais suis-je obligé de vous croire sur parole ? Enfant trouvé ! je le veux bien, mais quand on ne connaît pas précisément son père, on peut être également le fils d'un prince ou le fils d'un mendiant. O miss Ketty, poursuivit le victorieux dialecticien en changeant tout à coup l'accent de sa voix, vous aviez raison hier, et moi j'ai eu tort de m'emporter ; et puisque je ne peux pas vous voir, je vais au moins vous écrire pour confesser mes torts.

Tom était en pleine insurrection. Sans se préoccuper des préparations que son patron lui avait si vivement recommandées, le voilà qui se mettait en devoir d'écrire à une petite ouvrière de la ville. La lettre, qu'il écrivait de son mieux, était à peu près ainsi conçue :

" Ma chère miss Ketty,

" Vous êtes déjà la plus jolie des ouvrières en tulle, et je ne demande pas mieux que de vous croire la plus sage, quoique vous me parliez un peu trop souvent de votre cousin qui est brigadier dans le régiment de dragons du colonel Gardiner. Hier, comme je vous parlais de mon amour et que je vous répétais mon éternelle question : " Ketty, voulez-vous être ma femme ? " vous m'avez répondu en riant et en me toisant de la tête aux pieds : " Regardez-vous donc, est-ce que cela est possible ! " Ces paroles étaient cruelles, Ketty, sur le moment elles m'ont vivement blessé ; mais aujourd'hui que je suis de sang-froid, j'en reconnais la justesse. Oui, il est impossible qu'une jeune fille jolie comme vous soit la femme d'un homme qui porte un tablier et des bouts de manches ; aussi j'ai un projet Ketty, je veux vous mériter, je veux que vous puissiez m'accepter pour mari sans rougir. Avant huit jours, vous apprendrez du nouveau, soyez-en sûre. "

Pendant que Tom était occupé à cacheter sa lettre, il ne s'aperçut pas qu'une vieille femme venait d'entrer dans la boutique et semblait attendre avec une sorte d'impatience qu'il eût fini son travail épistolaire.

Au moment où Tom se levait, son regard tomba sur la vieille femme qui se tenait debout devant lui, de l'autre côté du comptoir.

L'aspect de cette vieille femme accusait l'incurie plus encore que la misère. Elle portait un jupon de laine déchiré par places dont il eût été impossible de distinguer la couleur primitive ; un corsage de velours rouge usé jusqu'à la trinitivo ; un col de dentelle contre les intempéries de l'air sa me qui défendait à peine contre les intempéries de l'air sa poitrine et ses épaules amaigries, et enfin un bonnet d'étoffe de coton semblable à ceux dont le peuple affublé des enfants, de où s'échappaient en désordre quelques mèches de cheveux grisonnans. Ses pieds étaient nus et s'appuyant sur deux semelles de cuir retenues au moyen d'une ficelle enroulée autour de la cheville. Quant à sa figure, elle offrait ce caractère d'exaltation fébrile et d'orgueil extatique qui caractérisaient encore les débris de la secte caméronienne. Son teint avait la couleur du parchemin, et ses petits yeux, sans cesse agités dans leur orbite, semblaient louches comme ceux d'une chouette qui fuit la lumière.

— Ah ! c'est vous, Marthe, dit le jeune homme en reconnaissant l'étrange cliente qui rendait assez fréquemment des visites intéressées à l'officine de son patron ; eh bien, que voulez-vous encore ? Venez-vous demander un penny pour compléter la ration de gin que vous allez boire, ou bien avez-vous besoin d'une potion calmante pour corriger l'effet du gin que vous avez bu ?

— Du gin ! il s'agit bien de gin, dit la vieille en roulant de droite et de gauche ses yeux égarés, et comment songerais-je à m'humecter les lèvres quand le seigneur Dieu frappe de ses coups les plus terribles sa fidèle église, quand la seule lampe de salut qui brillait encore au milieu de nous dans ces temps de ténacité, vacille au souffle de la mort et semble prête à s'éteindre.

— Vous savez bien, Marthe, que je ne comprends rien à vos paroles ; de quelle lampe voulez-vous parler, et comment la fidèle église du seigneur Dieu est-elle ébranlée justement dans ses fondements ? Voyons, n'avez pas l'air de vouloir me dévorer parce que je ne suis pas à la hauteur de votre éloquence ! expliquez-vous clairement : avez-vous envie de gagner quelques pennies ? Voici une lettre que vous allez porter à son adresse, et je vous paierai la commission au retour.

— Certainement, je ne refuse pas les pennies que vous m'offrez, dit la vieille en adoucissant quelque peu l'éclat nazillard de sa voix, et je serai avec plaisir la commission dont vous me chargez. Mais ne me comprenez-vous pas quand je vous annonce qu'un grand malheur menace Israël. La fidèle servante du Très-Haut, le bouclier de la foi, le dernier flambeau du covenant sur cette terre, mon amie, ma compagne fidèle, la très digne Meggy, comme l'appellent les hommes, et Meg tout court comme l'appellent les anges...

— Elle est morte ? demanda Tom en faisant un geste qu'on pouvait traduire ainsi : Que me fait à moi la mort d'une vieille folle !

— Elle se meurt, mon enfant, continua vivement l'amie du bouclier de la foi, et voilà pourquoi je viens à vous. N'est-ce pas, mon fils, que vous ne me refuserez pas un flacon de cet élixir qui, comme le répète à chaque instant master Cromby, ressusciterait un mort ?

Pour comprendre parfaitement ce qui précède, il faut savoir que master Cromby avait composé, selon l'usage, un élixir particulier auquel il avait donné son nom, et dont il ne manquait pas de faire sonner très-haut la vertu. Pour Tom, il comprenait trop bien le sens de ce que Marthe disait ; aussi lui répondit-il sèchement :

— Oui-dà, je vous donnerai un flacon d'élixir si vous voulez me compter quatre schillings et six pences en monnaie ayant cours.

Marthe fut atterrée au point qu'elle ne répliqua pas immédiatement ; seulement on l'entendit grommeler entre ses dents :

— Qui l'aurait cru ? cela est-il possible ? Le loup dévorant a revêtu la peau de l'agneau timide ! Je trouve le cœur d'un amalécite sous les traits du jeune Daniel !

À la suite de cette oraison mentale, Marthe reprit un peu de sang froid, et pour ne pas perdre le fil de ses idées, elle continua en s'adressant directement à Tom :

— Oui, le jeune Daniel ! vous ressemblez véritablement au jeune Daniel, tel qu'il est apparu en songe à notre grand Allan Caméron. Aussi, je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement tout-à-l'heure, quand vous m'avez demandé quatre schillings et six pences ; ne savez-vous pas que mes richesses ne sont pas de ce monde, et qu'on trouverait plutôt une rose de Saarons au milieu des bruyères de l'Ecosse qu'un dollar dans les poches percées de ma jupe.

— En ce cas, ne parlons plus d'élixir. Mais voulez-vous oui ou non, faire ma commission ?

La vieille Marthe avait les yeux levés, et, pour nous servir de son langage figuré, elle semblait chercher au plafond la colonne de feu qui guida autrefois les Hébreux dans le désert. Tout à coup un éclair de satisfactions illumina la surface crevassée de son visage.

— Je veux bien vous pardonner vos scrupules, dit-elle à Tom ; vous êtes nourri dans les principes des infidèles et vous êtes accoutumé à pratiquer cette maxime mondaine : rien pour rien. Il faut donc désintéresser votre conscience en offrant un appât à votre curiosité ; qu'il en soit ainsi.

— Voyons, dit Tom en allongeant la main d'un air ironique, comme s'il se fût appâté à palper des espèces.

— Ecoutez ce que j'ai à vous proposer, continua Marthe sans paraître s'apercevoir de ce mouvement. D'abord je ferai votre commission aussi lestement que mes jambes fatiguées pourront me le permettre ; ensuite...

Ici la vieille caméronienne appliqua son index sur ses deux lèvres comme pour recommander la discrétion à son auditeur, puis elle ajouta à voix basse :

— Voulez-vous savoir qui vous êtes et ce qui vous attend ? Croirez-vous payer trop cher la connaissance de votre passé et de votre avenir, au prix d'un misérable flacon d'élixir ? Oui, je peux vous dérouler le mystère de votre destinée, continua-t-elle en reprenant le ton nazillard et la prononcia-